

Interview de
Pierre Charbonnier

Liberté et abondance : une histoire environnementale des idées politiques

Cette interview a été réalisée par AOC
en partenariat avec l'Institut français

*Pierre Charbonnier, Abondance et liberté : une histoire
environnementale des idées politiques
© ÉDITIONS DE LA DECOUVERTE, 2020*

texte | tekst

Votre livre s'inscrit dans une époque qui remet en question l'idée d'une « société de croissance ». Quel en est le point de départ ?

La notion de croissance elle-même n'apparaît dans le langage économique que tardivement, au milieu du XXe siècle, mais on peut déceler auparavant dans l'histoire son idéal « racine ». C'est l'objectif consistant à lier l'amélioration du destin politique et l'amélioration du destin matériel. On a pensé dès le XVIIe siècle que repousser des limitations du milieu, de la terre, par la technique, la science, et la conquête, était à la fois un fondement du droit moderne et une opportunité pour étendre les bases physiques de l'existence humaine. Dans *Abondance et liberté*, j'ai donc voulu montrer que la légitimité des temps modernes a une dimension écologique, indissociable de sa dimension politique, mieux connue. Nous sommes arrivés aujourd'hui à un point où l'impératif climatique et écologique nous met devant une impasse: lier la liberté à cette forme d'abondance était un choix extrêmement efficace, mais de courte durée.

Comment s'est élaborée l'écriture du livre ?

Nous vivons aujourd'hui une période de remise en question très profonde des sciences en général, et des sciences humaines en particulier – qui se traduit par l'érosion de leurs budgets et des recrutements. C'est donc l'occasion de rappeler qu'il est absolument impossible d'écrire ce genre de livre sans l'accompagnement institutionnel des universités et des équipes de recherche, des bibliothèques et des réseaux

formels ou informels de pairs, au sein desquels se construit le savoir. Pour recueillir les sources, les analyser, les confronter aux débats contemporains, et restituer au public un livre, il faut du temps, il faut être affranchi des impératifs de court terme.

Faire des sciences sociales, c'est aussi s'inscrire dans des débats où la voix des chercheurs doit remettre en cause les préjugés. Quelle est l'idée reçue qu'il vous semble important aujourd'hui de battre en brèche ?

L'effort de la critique sociale vise à défaire les évidences qui nous sont imposées par le passé. Nous sommes en quelque sorte prisonniers de confiscations très profondes, et celles qui concernent nos dépendances écologiques ne sont pas des moindres. On remarque par exemple que beaucoup de débats opposent aujourd'hui la perpétuation indépassable d'une logique d'accumulation et de prédation et la perspective d'un effondrement total, voire de fin du monde. Cette alternative illusoire est le produit de notre histoire : nous sommes devenus tellement incapables de construire une idée de l'émancipation collective qui ne soit pas écologiquement désastreuse que nous n'avons à lui opposer qu'une menace existentielle – qui est elle-même une impasse. Pourtant les luttes sociales sont porteuses d'élaborations politiques et économiques novatrices, qu'il s'agit de ne pas négliger et de remettre en valeur.